UNE ŒUVRE, UNE VEDETTE

La symphonie pastorale (Marignan, Marivaux)

par
René JEANNE

LA SYMPHONIE PASTORALE revient de Cannes, parée d'une double auréole qui, si elle n'ajoute rien aux qualités grâce auxquelles le public s'émeut depuis quinze jours à sa projection, précise son importance dans l'ensemble de la production tant française qu'étrangère de l'année.

Il y a une vingtaine d'années, Léon Poirier avait déjà eu l'idée de tirer un film de La Symphonie Pastorale, mais après avoir mené assez loin son travail, il avait dû renoncer à son projet, n'ayant pas trouvé le producteur capable de s'y intéresser. Que M. Jean Delannoy ait pensé qu'il y avait dans la courte et toute simple œuvre d'André Gide la matière d'un film, voilà certes qui fait honneur à son goût et à sa clairvoyance, mais qu'il se soit trouvé un producteur pour ne pas être effrayé par le grand nom de l'auteur de L'Immoraliste, voilà qui permet de penser qu'il y a quelque chose de changé dans le monde du cinéma et autorise tous les espoirs. D'autant plus que cette audace se trouvant récompensée par la moins discutée des réussites, il n'est pas interdit de supposer que certains auteurs, en qui les Dumas, Eugène Sue, Balzac et Daudet n'avaient jusqu'à présent guère eu de concurrents, vont demain connaître la popularité des écrans.

Mais revenons à La Symphonie Pastorale.

C'est la toute simple histoire d'une fillette aveugle qui, recueillie par un pasteur, grandit au foyer de celui-ci, soumise à la parole de son bienfaiteur et parfaitement heureuse de cette vie qu'il lui fait découvrir, sans même se rendre compte qu'il y a à son bonheur une autre raison et sans deviner non plus le drame qui se noue autour d'elle, le pasteur s'étant peu à peu attaché à elle un peu plus qu'affectueusement et le fils de celui-ci s'étant, dans le même temps, détaché pour elle de sa fiancée. Jusqu'au jour où une opération lui ayant rendu la vue, la jeune fille tombe naturellement dans les bras du jeune homme et c'est la catastrophe à laquelle, ayant découvert tout le mal dont elle est involontairement la cause, la pauvre enfant fournit son fatal dénouement en se jetant dans un torrent.

C'est sous la forme d'un journal tenu par le pasteur qu'André Gide a raconté ce drame et ce journal qui, après une entrevue où le fils rend son père responsable de la mort de celle qu'ils aimaient tous les deux — « Mon père, il ne sied pas que je vous accuse, mais c'est l'exemple de votre erreur qui m'a guidé » — se termine par cet aveu désespéré du pasteur : « J'aurais voulu pleurer mais je sentais mon cœur plus aride que le désert ! », se développe dans une atmosphère d'austérité puritaine à laquelle la nature prête le cadre de rochers, de neige et de glace qui lui convient. Cette atmosphère, M. Jean Delannoy l'a scrupuleusement respectée et admirablement recomposée : portée à l'écran, l'œuvre d'André Gide n'a rien perdu de sa sévérité, de son austérité, de sa pureté en dépit de la passion qui, autour de son héroïne, oppose l'un à l'autre un père et son fils. La remarquable connaissance qu'il a de son métier, l'honnêteté foncière avec laquelle il a l'habitude d'aborder les sujets qu'il choisit, l'ont on ne peut mieux servi dans la périlleuse entreprise que constituait l'adaptation d'un sujet aussi éloigné des chemins battus par les producteurs et auteurs de films.

Deux aspects de Michèle MORGAN dans la « Symphonie pastorale » et la petite aveugle.

Il serait injuste de ne pas reconnaître qu'il y a été aidé par ses collaborateurs — mais c'est encore un mérite pour un réalisateur que de savoir s'entourer — et tout d'abord par Jean Aurenche qui partage avec lui la responsabilité d'une délicate adaptation et par Pierre Bost qui partage avec Jean Aurenche la responsabilité d'un non moins délicat dialogue. Sans doute, peut-on regretter l'introduction dans le drame de deux personnages qu'André Gide n'avait pas prévus mais comme ces deux personnages ne passent jamais au premier plan, on serait mal venu à s'effaroucher de leur présence que l'auteur a bien certainement admise puisqu'il n'a pas hésité à se déclarer pleinement satisfait de la façon dont sa pensée avait été traduite cinématographiquement.

Non moins digne d'éloge est le travail des opérateurs A. Thirard et A. Douarinou qui ont composé d'admirables tableaux dans la note sobre et grave que l'œuvre exigeait. Rarement le cinéma français a offert un aussi heureux exemple de travail d'équipe.

Quant à l'interprétation, elle est tout entière dominée et de haut par Michèle Morgan.

Depuis longtemps, nous savions en France qu'il y a en Michèle Morgan une forte personnalité. Nous le savions surtout depuis Quai des Brumes et depuis Remorques. Mais l'étranger, malgré le grand succès du premier de ces deux films, semblait l'ignorer encore, à en juger par la surprise qu'a procurée à tous les étrangers présents à Cannes, et particulièrement aux critiques et journalistes, l'interprétation du personnage de la jeune aveugle de La Symphonie Pastorale. Rarement vedette mit au service d'un personnage physique lui convenant aussi exactement : ce long corps, ce mince visage nettement modelé, ces grands yeux clairs pleins de mystère et de pureté, cet air « ailleurs » étaient parfaitement ceux qui convenaient à la touchante Gertrude pour se mouvoir dans la neige et sur les rives glacées du torrent où doit prendre fin sa triste aventure. Mais Michèle Morgan ne s'est pas contentée de cela, elle a su animer [illegible] personnage d'une flamme [illegible] donné tout naturellement le rythme dont il avait besoin. Cette admirable composition a trouvé sa juste récompense dans le « Grand Prix de la meilleure interprétation féminine » qui lui a été attribué par le Jury international du « Festival de Cannes ». Le cinéma français [illegible] grande vedette de classe internationale qui lui a [illegible] manqué [illegible]. Et lui donnera-t-on les rôles [illegible] mérite ? Espérons-le sans trop y croire, car on ne parlait [illegible] que des propositions [illegible] des [illegible] supérieures [illegible] la vedette de La Symphonie Pastorale avait reçues d'Amérique.

De tous les autres interprètes [illegible] n'en est pas un qui s'élève à la hauteur de Michèle Morgan, même pas M. Pierre Blanchar, qui n'était peut-être pas l'homme qu'il fallait pour donner au personnage du pasteur la grandeur inhumaine dont il avait besoin. Pourtant il convient de signaler le relief qu'Andrée Clément a donné au personnage bien conventionnel de la fiancée dédaignée fournissant ainsi une preuve nouvelle particulièrement intéressante du talent et de la nature qu'elle avait révélés dans La Fille du Diable.